



**HAL**  
open science

## Romain Rolland, Stefan Zweig et l'Europe (1919-1933)

Jean-Yves Brancy

► **To cite this version:**

Jean-Yves Brancy. Romain Rolland, Stefan Zweig et l'Europe (1919-1933). Cahiers de Brèves, 2005, Etudes Romain Rolland, 16, pp.8-13. hal-01212192

**HAL Id: hal-01212192**

**<https://hal.univ-brest.fr/hal-01212192v1>**

Submitted on 6 Oct 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Romain Rolland, Stefan Zweig et l'Europe (1919-1933)

---

JEAN-YVES BRANCY

*Introduction et conclusion de mon mémoire de DEA en histoire contemporaine, soutenu le 29 juin 2005 à Toulouse.*

## INTRODUCTION<sup>1</sup>

S'intéresser à l'Europe et à son histoire peut paraître un lieu commun à notre époque. Il ne se passe pas un jour sans que les médias qui font l'information (presse, radio et télévision) ne nous parlent de tel problème en relation avec l'Europe ou de telle question à caractère européen. A la fin du mois de mai 2005, le peuple français devra se prononcer par référendum pour l'approbation du projet de loi autorisant la ratification du traité établissant une Constitution pour l'Europe. Il s'agit d'un acte capital, prélude à une Europe politique qui se fait attendre depuis bien longtemps. En 2004, ce fut l'élargissement de l'union à vingt-cinq états avec l'entrée de dix nouveaux pays dont certains situés derrière l'ex rideau de fer<sup>2</sup>. L'évènement ne manqua pas de soulever une multitude de questions dans les différentes sphères sociales de nos pays. Selon que l'on fasse partie du microcosme politique, de la sphère intellectuelle, du cercle des décideurs économiques, du monde de l'emploi, des exclus du travail, que l'on soit de culture occidentale ou porteur d'autres traditions, les avis de tout un chacun divergent sur l'idée que l'on se fait de l'Europe. Il est très difficile de connaître à un instant donné, malgré les quelques sondages qui sont effectués à l'intérieur des pays membres de l'union, l'état du sentiment européen, le degré d'adhésion de chaque individu, en même temps citoyen européen depuis le traité de Maastricht en

1992, à ce projet qui démarra timidement il y a un peu plus de cinquante années. Il est vrai, comme le remarque Dominique Wolton<sup>3</sup>, que le citoyen européen ne s'est pas fait beaucoup entendre pour l'instant et que l'Europe n'a été que l'affaire d'une élite, certes inspirée, mais réclamant maintenant la mobilisation de tous. C'est un des défis de notre avenir que de rendre effectif le principe de démocratie régnant sur nos États, mais dont on n'a pas encore une grande expérience au niveau de l'Europe. A partir d'une réflexion sur un événement majeur comme celui de l'élargissement, mais aussi sur un fait aussi ordinaire que la défense des traditions gastronomiques, on s'aperçoit qu'une foule de questions sur ce concept d'Europe nous vient à l'esprit, tendant par cela même à rendre plus floue et plus obscure encore l'idée que l'on peut avoir sur ce sujet. La question a été maintes fois retournée et ces dernières décennies ont vu naître une floraison d'ouvrages, dont un des aspects n'a pas été de clarifier suffisamment cette situation. Certains auteurs abordent toutefois le sujet avec une grande modestie et nous pourrions reprendre avec profit cette citation :

*L'idée d'Europe est insaisissable comme Dieu, la circonférence est partout et le centre nulle part<sup>4</sup>.*

Cela n'a pourtant pas empêché que des hommes, en Europe et dans le monde, réfléchissent, travaillent, communiquent sur

---

<sup>1</sup> Nouvelle version de l'article publié dans les *Cahiers de Brèves* n° 16, septembre 2005, pp. 8-13.

<sup>2</sup> L'Europe s'est élargie à vingt cinq pays le 1<sup>er</sup> mai 2004 avec l'entrée de dix nouveaux pays : Chypre, Malte, Estonie, Hongrie, Lettonie, Lituanie, Pologne, République tchèque, Slovaquie, Slovaquie, Slovaquie, Slovaquie.

---

<sup>3</sup> WOLTON Dominique, *La dernière utopie, naissance de l'Europe démocratique*, Paris, Flammarion, 1993, p. 19.

<sup>4</sup> COMPAGNON Antoine et SEEBACHER Jacques, *L'Esprit de l'Europe, tome 1 : dates et lieux*, Paris, Flammarion, 1993. Cité par Elisabeth du Réau in *L'idée d'Europe au vingtième siècle*, Paris, Complexe, 1996, p. 17.

ces questions montrant ainsi que l'idée européenne est toujours vivante et se fait au quotidien, en y incluant le nécessaire réexamen des concepts les mieux ancrés dont l'idéologie moderniste, avec son urgence absolue, n'en est pas le moindre. Les bénéfices qui résulteront de l'élargissement de l'Union devront être appréciés à l'aune du temps sans céder au sentiment de précipitation qui prévaut chez certains.

La question que l'on peut se poser à juste titre est à quand remonte l'idée européenne moderne ? Les avis sur ce point sont très variés et ont suscité une littérature abondante. On trouvera des pistes de réflexion dans des ouvrages tels que *Vingt-huit siècles d'Europe* de Denis de Rougemont<sup>5</sup>, européiste convaincu qui fût rudement malmené par certains intellectuels français avant que l'idée ne s'impose. Jean-Baptiste Duroselle avec *L'idée d'Europe dans l'histoire* s'attacha à saisir l'émergence graduelle d'un esprit européen au travers d'une possible civilisation commune qu'il finira par reconnaître<sup>6</sup>. Ces auteurs, que nous citons à titre d'exemple, viennent s'ajouter à bien d'autres dont le nom figure dans la bibliographie sur l'idée européenne<sup>7</sup>. Ils se sont attachés à rassembler les faits qui ont marqué de près ou de loin le long cheminement de cette pensée jusqu'à nos jours. Une histoire non pas linéaire, faite de discontinuités avec des moments de rupture profonde comme la guerre de 1914-1918, mais aussi instants d'espérance avec le projet d'union fédérale européenne porté par Briand<sup>8</sup> en 1929. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début

du XX<sup>e</sup>, des voix commencent à se faire entendre sur l'idée d'États-Unis d'Europe : la plus célèbre est sans doute celle de Victor Hugo qui, dans une déclaration du 21 Août 1849, annonce de façon prophétique l'orientation que vont choisir les peuples un siècle plus tard. D'autres personnalités reprirent après lui le flambeau en y apportant leur touche personnelle, en fonction des réalités géopolitiques du moment. Citons Léon Bourgeois, Paul d'Estournelles de Constant, Anatole Leroy-Beaulieu<sup>9</sup> pour la France, Louis Dumont-Wilden<sup>10</sup> en Belgique, Bluntschli en Allemagne, figures de la vague européiste fin de siècle. L'Europe unie n'est pas encore un thème très populaire et les premiers « penseurs » font surtout figure d'utopistes tant les mentalités sont aux antipodes de cette idée.

Pourtant on peut dire que l'Europe est déjà en marche à cette époque, certes à son insu et à celle de ses peuples ; seuls quelques esprits inspirés en ont plus ou moins conscience et parmi ceux-ci des écrivains et des artistes de différents pays, qui entretiennent des relations ignorant les frontières. Le conflit qui éclate en 1914 apparaît comme une tentative de coup d'arrêt à cette marche vers l'entente entre les peuples. Dans la tourmente des événements, un écrivain, d'abord isolé puis rejoint par d'autres, va entretenir la flamme fragile de cette fraternité naissante : Romain Rolland releva le défi intellectuel qui consistait à s'opposer au suicide de l'Europe.

Né en 1866, agrégé d'histoire et docteur ès lettres, Romain Rolland enseigne l'histoire de l'art à l'école Normale puis l'histoire de la musique à la Sorbonne. Il obtient un premier succès littéraire avec son roman *Jean-Christophe*, véritable appel aux hommes de bonne volonté. Prix Nobel de littérature en 1916, il entretient une correspondance abondante avec des intellectuels de l'Europe entière dans le but d'établir des liens d'amitié

---

<sup>5</sup> ROUGEMONT Denis, *Vingt huit siècles d'Europe*, Paris, Payot, 1961. Partisan d'une Europe fédérale, Rougemont était très attaché à « l'unité culturelle des Européens » et fut directeur du Centre Européen de la Culture.

<sup>6</sup> DUROSELLE Jean-Baptiste, *L'idée d'Europe dans l'histoire*, Paris, Denoël, 1965. L'auteur s'était opposé dans les années 1960 à Rougemont sur le principe de l'existence d'une civilisation européenne antérieure à ses nations, qu'il finira par reconnaître deux décennies plus tard (cité par Frank Chimot dans un bulletin de l'institut Pierre Renouvin, intitulé *Jean-Baptiste Duroselle ou combats pour l'Europe*).

<sup>7</sup> Une bibliographie de l'idée européenne figure dans la seconde partie de ce mémoire p. 63.

<sup>8</sup> Le 5 septembre 1929 à la tribune de la Société des Nations, Aristide Briand, ministre des affaires étrangères de la France, appelle les Européens à s'unir dans « une sorte de lien fédéral » mais « sans toucher à la souveraineté d'aucune des nations », formulation un peu floue d'un projet audacieux, à un moment d'une possible Europe unie.

---

<sup>9</sup> Le sénateur Léon Bourgeois rédige en 1910 *Pour la Société des Nations*, ouvrage dépassant le cadre de l'unité européenne. Le sénateur Paul Balluat d'Estournelles de Constant, prix Nobel de la Paix en 1909, réfléchit avec Anatole Leroy-Beaulieu à l'idée de confédération européenne, à un moment où il pensait l'Europe en danger face à la concurrence des États-Unis et de l'Asie. Cité par Gérard BOSSUAT dans *Les fondateurs de l'Europe*, Paris, Belin, 1994, pp. 12-13.

<sup>10</sup> En 1914, Louis Dumont-Wilden publie *L'Esprit Européen*, espérant donner une alternative à un public ciblé face aux rivalités nationales.

entre les peuples<sup>11</sup>. Après la guerre, l'écrivain s'intéresse à la pensée de l'Inde et devient l'ami de Gandhi et de Tagore. Il accueille avec sympathie la révolution russe et devient dans les années trente compagnon de route du Parti communiste. Président d'honneur du comité international antifasciste en 1933, Rolland s'oppose au nazisme qui arrive au pouvoir en Allemagne. Les purges staliniennes puis le pacte germano-soviétique l'éloignent de l'URSS et il se retire à Vézelay en 1938 où il s'éteint en 1944. Il écrit dès le début de la Première Guerre mondiale une série d'articles, dont le célèbre « Au-dessus de la mêlée », dans lequel l'écrivain fait appel à la raison et à la conscience morale des belligérants. Cette guerre qu'il a vu venir, entre des peuples dont il admire la culture, lui apparaît comme une faillite de la civilisation, la ruine des espoirs les plus saints en la fraternité humaine<sup>12</sup>. Dans son réquisitoire, il n'épargne personne, pas même les intellectuels des pays qui ont failli à leur mission en se ralliant aux nationalismes guerriers. Par ces prises de position à contre-courant de l'opinion, l'écrivain sera en butte aux attaques répétées de la presse française et allemande qui se fait l'écho des idées bellicistes<sup>13</sup> ; rien ne lui sera épargné, surtout de la part des élites pour leur rôle au début du conflit, élites que Romain Rolland avait déjà critiquées dans son roman *Jean-Christophe*<sup>14</sup>. C'est de Suisse, pays neutre, qu'il poursuivra cette lutte contre la haine, en maintenant le contact avec un cercle restreint d'intellectuels européens restés fidèles à l'humanisme d'avant-guerre, alors que la plupart de ses amis d'autrefois lui tourneront le dos. Stefan Zweig voue déjà à Romain Rolland une grande admiration et va se révéler un fervent partisan de ses idées.

Autrichien, Zweig est né en 1881 à Vienne dans une famille de la grande bourgeoisie

israélite. Il obtient son doctorat de philosophie en 1904 après des études d'allemand et de langues romanes. Sa quête de nouvelles cultures le conduit à entreprendre des voyages à travers l'Europe et dans le monde où il se lie d'amitié avec de nombreux écrivains de pays étrangers<sup>15</sup>. Surpris par le déclenchement de la Première Guerre mondiale, il ne peut se résoudre, comme son ami Romain Rolland, à voir disparaître la fraternité des intellectuels européens au profit de nationalismes exacerbés. Ce sentiment s'exprimera dans de magnifiques œuvres écrites pendant et après la guerre<sup>16</sup>. La décennie 1920-1930 est pour Zweig une période de travail féconde où il publie la plupart des ouvrages qui lui conféreront une renommée internationale, tout en continuant à entretenir une correspondance abondante avec ses amis européens. Après l'arrivée du nazisme, il quitte l'Autriche en 1934 pour l'Angleterre et s'exile aux États-Unis puis au Brésil lorsque la Seconde guerre mondiale éclate. Il rédige alors un vibrant témoignage sur l'époque qu'il a traversée, *Le Monde d'hier*. L'écrivain met fin à ses jours en février 1942 à Petrópolis, peu après l'entrée en guerre des États-Unis. Zweig ne pouvait supporter l'idée que l'Europe, sa patrie spirituelle, disparaisse ; de plus, il n'avait plus la force d'attendre la fin de la longue nuit dans laquelle était plongée l'humanité. Sa disparition brutale surprendra nombre de ses amis et le Brésil, sa terre d'accueil, lui fera des funérailles nationales.

Stefan Zweig et Romain Rolland s'étaient rencontrés à Paris au début de l'année 1911 et partageaient la même aspiration à une fraternisation européenne : « Vous êtes un Européen. Je le suis aussi de cœur »<sup>17</sup>. Leur amitié durera plus de trente ans malgré certains désaccords sur les choix politiques difficiles de l'entre-deux-guerres. Ils ont longtemps partagé

---

<sup>11</sup> Romain Rolland a correspondu avec une multitude de personnages connus ou pas : Gandhi, Maxime Gorki, Panaït Istrati, Alphonse de Châteaubriant, Freud, Stefan Zweig, Jean-Richard Bloch, Ernst Robert Curtius, Jean Guéhenno, Charles Péguy, Richard Strauss, Tagore.

<sup>12</sup> On retrouve ces idées de fraternité européenne dans la suite romanesque « *Jean-Christophe* », parue entre 1904 et 1912, décrivant l'histoire d'une amitié franco-allemande.

<sup>13</sup> Voir René Cheval, *Romain Rolland, l'Allemagne et la guerre*, Paris, PUF, 1963.

<sup>14</sup> Romain Rolland, *Jean-Christophe, La foire sur la place*, 1907-1908. Une critique des milieux intellectuels dans le Paris mondain des années 1892-1895.

---

<sup>15</sup> Dès 1904, Stefan Zweig fait de fréquents séjours à Paris, se liant d'amitié avec les écrivains de l'Abbaye, Jules Romains, Georges Duhamel, René Arcos, Charles Vildrac. En Belgique, il se lie d'amitié avec Emile Verhaeren, dont il deviendra le traducteur et le biographe. Avant la guerre, il visite les États-Unis, le Canada, Cuba, le Mexique, l'Afrique et il passe un an aux Indes, voyage dont il parlera peu.

<sup>16</sup> Zweig publia en 1916 une tragédie, *Jérémie*, ode au pacifisme et en 1938, un roman inachevé, *Ivresse de la métamorphose*, critique lucide de l'après-guerre en Autriche.

<sup>17</sup> Lettre de Romain Rolland à Stefan Zweig du 1<sup>er</sup> mai 1910 (inédite).

une vision de rassemblement fraternel de tous les esprits autour de l'unité de l'Europe. L'inlassable travail de traduction par Zweig des œuvres de Romain Rolland en langue germanique témoigne de ce besoin de faire connaître l'auteur et ses idées, dans un but de rapprochement des peuples et afin d'assurer la paix entre les nations. Certes leur projet peut paraître flou si l'on cherche à y voir l'Europe telle que nous la connaissons aujourd'hui. Notre vision rétrospective de l'histoire ne doit pas nous faire oublier que pour eux tout restait à faire après le cataclysme de la guerre et en premier lieu le rapprochement franco-allemand. Ce n'est pas dans la sphère du politique qu'il faut chercher les apports de ces écrivains, mais plutôt dans le domaine culturel<sup>18</sup> : ne retrouve-t-on pas dans leurs écrits les valeurs et les thèmes fondateurs de l'Europe moderne ? L'idéal de la fraternité humaine qu'ils ont incarné à travers leur amitié ininterrompue de trente années, malgré une guerre entre leurs deux patries d'origine, doit être reconnu et admis. L'humanisme qui transparaît dans leurs ouvrages doit conduire à plus de justice sociale, à plus d'égalité et à une tendance à rapprocher les hommes des autres nations.

Ce thème de l'idée européenne dans l'entre-deux-guerres a-t-il une résonance et une signification dans notre société actuelle ? Rien n'est moins sûr, car cette question est loin de figurer dans les faits marquants de cette double décennie. Les livres d'histoire insistent plutôt sur certaines formes de représentations de cette période. Après les années de souffrance et de privations endurées pendant la Grande Guerre, l'époque apparaît rétrospectivement comme un temps de facilité et d'insouciance :

*Le retour en quelque sorte à la Belle Époque, avec en plus la libération des mœurs et le mélange des classes, le tout sur fond de musique syncopée, de danses frénétiques, de cortège noctambules, de délire Dada*<sup>19</sup>.

Cette image stéréotypée a été véhiculée jusqu'à nous pour décrire un mode de vie ne

concernant sans doute qu'une minorité de privilégiés. Malgré tout, ces années sont sans commune mesure avec la tragédie des années de guerre et constituent pour l'Europe occidentale une période de paix relative, qu'accompagnent les retombées de la révolution technique du dix-neuvième siècle. Je me souviens avec quel plaisir mes grands-parents nous racontaient, à nous enfants, l'arrivée de la fée électricité et de l'eau courante à l'intérieur des habitations. On pourrait multiplier les exemples en évoquant aussi les innovations dans les transports terrestre, maritime et aérien, en matière de loisirs avec le cinéma, le music-hall, le théâtre. On assiste alors à une démocratisation pourrait-on dire, des bienfaits du progrès technologique. Ce sont là des faits tangibles et concrets, qui ont durablement marqué les générations, donnant à posteriori une image quelque peu idyllique de cette époque.

Toutefois, il serait simpliste de réduire cette période à ces seules réalités matérielles. D'autres faits moins connus du public mais tout aussi importants viennent s'y superposer. La guerre a fortement ébranlé le clivage du corps social : citadins et ruraux, bourgeois et ouvriers, intellectuels et gens ordinaires se sont retrouvés ensemble dans les combats, dans les tranchées et ont été confrontés à la même misère. Une fois la paix revenue et malgré les changements de fortune consécutifs à de tels bouleversements, les injustices sociales au sein des populations européennes, au lieu de se réduire, se sont au contraire renforcées. Dans les pays qui ont supporté les combats sur leur sol, parmi les vaincus surtout, la paix ne signifie pas la fin des restrictions et les conditions de vie des populations sont souvent plus difficiles qu'avant la guerre. Les révolutions qui ont surgi un peu partout dans ces pays témoignent de l'extrême fragilité de la paix et du difficile climat social. Lorsque la crise de 1929 frappera l'Europe, l'imaginaire des hommes s'en ressentira et se traduira par un pessimisme qui ira en s'accroissant durant les années trente, pessimisme entretenu par des intellectuels traumatisés par la guerre de 14. La littérature témoigne des souffrances qu'ont pu endurer ces combattants pendant et après le conflit : romans et nouvelles sur le thème de la guerre, vue soit sous l'angle de l'héroïsme soit

---

<sup>18</sup> Ils ne se sentaient attirés ni l'un ni l'autre par le personnel politique, auquel ils attribuaient une part de responsabilité dans le déclenchement du conflit, en raison de leur nationalisme populiste et de leur étroitesse d'esprit. Seuls quelques personnalités recueillaient du crédit : Jean Jaurès, le président Wilson et Walter Rathenau.

<sup>19</sup> BERSTEIN Serge et MILZA Pierre, *Histoire de l'Europe contemporaine*, Paris, Hatier, 1992, p. 139.

pour dénoncer son cortège d'horreurs<sup>20</sup>. Chaque œuvre rencontre son public selon la façon dont le traumatisme de la guerre a été vécu et ressenti. Pour certains intellectuels, c'est l'occasion d'une remise en question radicale du système de valeurs sur lesquelles repose la société occidentale. Après les frémissements du début du siècle en Russie, la guerre fait voler en éclats nombre de certitudes basées sur la croyance en un progrès continu et sur un rationalisme hérité du siècle des Lumières. Crise morale avec les injustices nées de la guerre, avec les souffrances rapportées par les soldats, qui contrastent crûment avec l'insouciance de l'« arrière », avec les fortunes plus ou moins honnêtes qui apparaissent au grand jour, avec le sentiment d'avoir servi des « intérêts » sans grand rapport avec la patrie, tout cela laisse comme un goût amer. Crise intellectuelle<sup>21</sup> pour d'autres qui pressentent la fin d'un monde, la fin d'une civilisation, qui est en même temps le foyer des Européens depuis deux millénaires. Cette crise se ressent par une perte des repères et le peu d'espoir que ces hommes ont pour l'avenir. C'est cette « Crise de l'esprit » que Paul Valéry décrit dans ses essais<sup>22</sup>.

Que peut donc signifier l'idée d'Europe dans ce contexte particulier ? Force est d'admettre que ce ne fût pas la préoccupation du plus grand nombre, mais plutôt le fait de quelques esprits plus ou moins isolés. D'un point de vue politique, on considère que la volonté de faire l'Europe dans l'entre-deux guerres n'a pas été assez forte pour emporter l'adhésion des États et des gouvernements. Pourtant la question a suscité bien des idées, donné naissance à des projets, des mouvements en faveur d'une union européenne<sup>23</sup>. La tragédie que vient de connaître le vieux continent remet cette idée sur le devant de la scène et conduit nombre d'acteurs de la société dans une réflexion autour de ce thème. Toute

une dynamique va s'engager dans les milieux politiques, les milieux d'affaires relayant les milieux intellectuels. C'est au sein de la Société des Nations, créée en 1919, que vont se cristalliser au fil des années les aspirations des partisans d'une Europe unie. Le point culminant de cette dynamique, que l'on désigne par l'esprit de Genève, coïncide avec la présentation du projet d'Aristide Briand devant la Société des Nations en 1929, préconisant une sorte de « lien fédéral » entre les nations<sup>24</sup>. Ce projet original, refusé par les uns, amendé par les autres, restera dans les mémoires comme le temps d'un espoir déçu et l'échec d'une belle idée. Dans les années trente, la montée en puissance des régimes autoritaires mettra un terme à ces projets, et conduira les États européens à se refermer sur eux-mêmes. L'idée européenne entre alors dans une phase de repli et de sommeil, cédant la place à des solutions plus incertaines impulsées par les idéologies dominantes. Lorsque le projet resurgira après la Seconde guerre mondiale et se concrétisera en 1948 au Congrès de La Haye puis en 1951 avec le traité de la CECA<sup>25</sup>, l'historiographie aura tendance à passer sous silence cette période du passé. Des chercheurs ont montré que ce projet s'enracinait dans un terreau plus ancien, les acteurs ayant été à des degrés divers impliqués dans les mouvements européens de l'entre-deux-guerres<sup>26</sup>. Cette expérience a servi de « matrice » ou de laboratoire à l'idée européenne<sup>27</sup>. Un moment d'effervescence, de bouillonnement intellectuel, où chacun explora des voies nouvelles tant dans le domaine artistique que littéraire pour répondre à des problèmes existentiels. Au premier rang de ces préoccupations, la paix durement acquise après quatre années de conflits meurtriers. Paix fragile car les traités signés par les belligérants ont créé de nombreux mécontentements. C'est une période de bouleversement et d'instabilité, où la complexité de la situation est à la mesure

---

<sup>20</sup> *La Vie des Martyrs* de Georges Duhamel, *Le Feu* d'Henri Barbusse, *Les Croix de bois* de Roland Dorgelès, *A l'Ouest rien de nouveau* de Erich Maria Remarque...

<sup>21</sup> Henri Bergson, Miguel de Unamuno et la critique du rationalisme. Edmond Husserl et Martin Heidegger pour l'existentialisme, Kafka et son sentiment de l'absurde.

<sup>22</sup> *La Crise de l'esprit* (1919) et *l'Européen* (1922). Paul Valéry, *Variété*, Paris, Éd. de la "Nouvelle revue française", 1924.

<sup>23</sup> Voir la thèse de Jean-Luc Chabot, *L'idée d'Europe unie de 1919 à 1939*, Thèse de Sciences politiques, Grenoble 2, 1978.

---

<sup>24</sup> Voir Elisabeth du Réau, *l'idée d'Europe au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Complexe, 1996, p. 97.

<sup>25</sup> Le Congrès de la Haye conduisit à la création du Conseil de l'Europe le 5 mai 1949. La CECA : communauté économique du charbon et de l'acier, qui réunit six États européens.

<sup>26</sup> Les travaux du groupe de recherche sur l'histoire des intellectuels, animé par Nicole Racine du Centre d'étude de la vie politique française et du regretté Michel Trebitsch de l'IHTP sont particulièrement novateur dans ce domaine.

<sup>27</sup> Elisabeth du Réau, *op.cit.*, p. 72.

des expériences qui seront entreprises. Alors que certains privilégient la fuite, l'évasion dans le domaine des arts, de la culture, du sport et de l'aventure, d'autres vont choisir l'engagement dans l'action politique, dans le parti de la Révolution à l'image de ce qui se passe en Russie, dans le camp des régimes fascistes ou encore dans des mouvements politiquement plus neutres, tels les courants corporatistes, spirituels ou pacifiques<sup>28</sup>. Les intellectuels vont se pencher sur ces questions cruciales d'entente entre les peuples, esquissant dans leurs écrits les pistes à suivre pour atteindre cette Europe souhaitée. La critique a objecté que ces derniers n'ont rêvé que d'une Europe idéale, déconnectée des contingences de l'époque. Penseurs isolés dans leur tour d'ivoire, cercle d'intellectuels vivant en dehors des réalités, ils ne pouvaient donc pas avoir de vision concrète d'une Europe à venir. Ces arguments sont tout à fait recevables si l'on porte un jugement global sur cette période, postulant que l'Europe aurait dû se faire dans l'entre-deux-guerres. Dans ce cas et compte tenu du temps historique court, la priorité n'était certes pas à ces réflexions littéraires et philosophiques mais plutôt à l'action politique. Cependant on ne décide pas de construire l'édifice européen comme on bâtirait une maison. Ses fondations ne peuvent reposer uniquement sur des éléments matériels en faisant abstraction des choses de l'esprit. Nous n'avons aucun instrument de mesure permettant d'évaluer le temps nécessaire pour qu'une pensée germe, grandisse et arrive à maturité. Denis de Rougemont, dans son ouvrage sur l'Europe, a dit : « L'Europe unie n'est pas un expédient moderne [...] mais c'est un idéal qu'approuvent depuis mille ans tous ses meilleurs esprits »<sup>29</sup>.

L'un des objectifs de cette étude est de montrer que l'apport des écrivains de l'entre-deux-guerres à l'idée européenne s'inscrit dans le temps historique long, celui de la pensée, peu visible à l'échelle de la durée d'une vie humaine, en opposition avec le temps événementiel, temps historique court où les transformations de la société s'accélèrent sur fond de crises politiques et économiques. Ils sont quelques-uns, en Europe, à penser que la civilisation européenne est dépositaire des

valeurs d'humanisme et de culture. Bien avant 1914, cette communauté d'intellectuels réfléchit à une entente entre ses peuples, entente qu'ils fondent sur la fraternité spirituelle. La déclaration de guerre et la rapidité avec laquelle l'Europe s'embrase les laissent atterrés et désespérés, chacun isolé dans sa patrie d'origine par la fermeture des frontières et la mise en place de la censure militaire. Dans le vacarme du bruit des armes et l'excitation belliqueuse des hommes entretenue par la propagande, une voix s'élève à contre-courant du discours dominant pour dénoncer cette guerre fratricide. La presse suisse (*Le Journal de Genève*) a gardé en mémoire les efforts de Romain Rolland pour attirer l'attention des peuples et de leurs dirigeants sur les dangers de ce conflit pour la civilisation européenne. D'autres partagent avec lui ses préoccupations, l'Autrichien Stefan Zweig, l'Allemand Hermann Hesse, l'Italien Benedetto Croce, le Hollandais Van Eeden et approuvent sa résistance au dictat de l'État-Nation. Que reste-t-il aujourd'hui des efforts de ces hommes pour mettre en garde la civilisation européenne face à la barbarie et à la négation de l'être humain ? À part quelques études d'érudits sur ces personnalités atypiques, qui ont retrouvé dans les archives des témoignages concrets de leurs actions, l'historiographie a longtemps privilégié les personnages qui ont libéré le territoire national de l'ennemi héréditaire. L'un des objectifs de ce travail de recherche est de montrer quelle fut l'importance du message de ces intellectuels en direction de notre Europe, message inaudible pour les contemporains, mais matière à réflexion pour l'avenir de ce beau projet.

Dans le cadre restreint du DEA en Histoire, je m'intéresserai à deux grands écrivains européens, Stefan Zweig et Romain Rolland. À travers leur correspondance de 1919 à 1933, je souhaite mettre en évidence quelques thèmes originaux, s'il en est, porteurs de l'idée européenne. Mes sources épistolaires devront bien entendu être recoupées avec d'autres documents des mêmes auteurs, afin de vérifier la pertinence des idées émises. Les limites chronologiques me seront fixées par la récurrence du thème européen à l'intérieur des sources. Une partie du mémoire sera consacrée à la bibliographie sur l'idée européenne et les écrivains de cette époque, accompagnée des sources et références. L'état de la question me

---

<sup>28</sup> BERSTEIN Serge, *La France des années trente*, Paris, Armand Colin, 1988, p. 91.

<sup>29</sup> ROUGEMONT Denis, *op. cit.*, pp. 7-8.

permettra de dégager les voies de recherche à explorer : comment et par qui a été abordé dans la littérature le rapport de ces deux auteurs à l'idée européenne ? L'engagement des intellectuels attirés par les idéologies naissantes, le thème de l'action face à la réflexion, la confrontation des idées et de la pensée avec le temps historique constitueront quelques aspects de ma problématique. Autre démarche intéressante, mettre en perspective l'opinion et l'engagement de ces deux écrivains par rapport aux projets européens naissants tel le mouvement Paneuropéen pour ne citer que le plus connu<sup>30</sup>. Dans la dernière partie de l'étude, j'exposerai les premiers résultats de mon travail sur cette correspondance ainsi que les perspectives d'une recherche future.

Je ne peux terminer cette introduction sans donner quelques précisions sur les motivations qui m'ont conduit à entreprendre ce travail. La genèse de ce projet vient de ma passion pour l'histoire, passion remontant à mes jeunes années, avec un intérêt particulier pour l'époque médiévale. Mon mémoire de maîtrise en témoigne avec une étude sur l'œuvre de Nithard et la notion de pouvoir à l'époque carolingienne<sup>31</sup>. A priori aucun rapport avec le sujet de cette recherche, mais à y regarder de plus près, il est possible de déceler un lien ténu, une sorte de fil conducteur : Nithard, aristocrate de la cour de Charles le Chauve, témoigne dans son récit des luttes fratricides entre les petits-fils de l'empereur Charlemagne. Il a consigné dans son récit un événement célèbre survenu en 842, les serments de Strasbourg, alliance entre puissants de l'époque. Ces textes constituent une des très belles sources de l'histoire européenne dans laquelle on assiste à la naissance de deux nations caractérisées par leurs identités linguistiques<sup>32</sup>. C'est également

---

<sup>30</sup> Pan-Europa, fondée en 1923 par le comte Coudenhove-Kalergi, proposait une « organisation fédérative de l'Europe » selon un modèle confédéral, qui doit garantir la paix et la prospérité du continent. Coudenhove excluait de son projet européen la Grande-Bretagne et l'URSS.

<sup>31</sup> BRANCY Jean-Yves, *La noblesse carolingienne d'après l'œuvre de Nithard*, mémoire de maîtrise dirigé par Jean Durliat, Université de Toulouse le Mirail, 1996-1997.

<sup>32</sup> Alliance éminemment politique, mais également « un fait culturel majeur », car le texte du serment fut prononcé en deux langues, la *lingua romana* (vieux français) et la *lingua theodisca* (ancien haut allemand). Cité par Elisabeth du REAU, *op.cit.*, p. 21.

un document d'une valeur inestimable, car il contient le plus ancien texte français conservé à ce jour. Ici remonte donc l'origine de mon attirance pour la chose européenne.

D'autres facteurs ont influencé mon choix, comme la découverte de l'écrivain autrichien Stefan Zweig et la lecture de ses biographies, nouvelles et essais. J'ai été frappé par l'étrange modernité de certains textes concernant « cette vieille Europe », qu'il semblait avoir aimé avec passion à travers la littérature et les arts<sup>33</sup>. Comme lui, j'ai ressenti sous sa plume les angoisses et la peur de voir disparaître cette civilisation vers des temps obscurs, règne de l'injustice et de l'inhumanité. J'ai suivi avec curiosité et admiration les efforts de ces individus, qui ont essayé de promouvoir une certaine idée de l'Europe à venir, malgré une époque de bouleversements sociaux et idéologiques intenses. Utopistes pour les uns, fantaisistes pour d'autres, peu de gens ont compris le sens profond de leur message, qui ne s'adressait peut-être pas au plus grand nombre, mais qui transcendait leur époque. Je ne souhaitais pas restreindre mon champ d'investigation en étudiant un écrivain dans son pays, mais orienter mes recherches vers deux intellectuels appartenant à des États en conflit quasi permanent<sup>34</sup>. Stefan Zweig a entretenu une correspondance abondante avec des interlocuteurs du monde entier. Celle avec Romain Rolland fut la plus longue et la plus suivie : trente années d'échanges, englobant la Première Guerre mondiale, lettres rédigées principalement en français. De nationalité autrichienne, Stefan Zweig se rattache à la culture allemande du siècle des Lumières dont il admire les illustres représentants, Goethe, Hölderlin... tout en admirant également la culture française. On pourrait en dire de même pour Romain Rolland. Tous deux nourrissent une passion commune pour l'idée d'Europe unie lorsque survient la guerre de 1914. La pensée de ces deux intellectuels symbolise toute l'ambiguïté de la relation franco-allemande de cette époque. Ils appartiennent

---

<sup>33</sup> ZWEIG Stefan, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un européen*, Paris, Belfond, 1982. Dans ce livre testament rédigé en 1941, l'auteur décrit la civilisation qui fut la sienne et qu'il aime « jusqu'à en mourir ».

<sup>34</sup> L'Autriche faisait partie de l'état patrimonial des Habsbourg depuis le XIII<sup>e</sup> s., entrés en guerre ouverte avec le royaume de France au XVI<sup>e</sup> s., au fur et à mesure que cet empire s'étendait sur toute une partie de l'Europe, jusqu'à encercler la France.



certes à des pays en conflit, mais portent des valeurs d'humanisme et de pacifisme qui les placent au-dessus de l'antagonisme séculaire entre leurs nations. Eux-mêmes seront profondément travaillés par ces forces contraires, où s'entremêlent sentiments et raison. De ces difficultés à maintenir le cap, de la ligne de conduite que les deux hommes se sont fixés, émergeront dans les années 1930 le découragement de Zweig face à la montée du fascisme et l'enthousiasme de Rolland persuadé d'un renouveau de la société par la Révolution. Malgré quelques divergences sur le parcours de chacun, les deux écrivains continueront à correspondre, témoignage d'une indéfectible amitié. En définitive, leur histoire individuelle, loin d'être linéaire, confère un certain charme à cette étude, sans vraiment savoir ce que l'on va découvrir finalement sur leur rapport à l'idée européenne. Mon intérêt pour Romain Rolland, auteur jusqu'alors méconnu, voudrait dans le sillage d'autres érudits combler une lacune en incitant à redécouvrir cet écrivain tombé aujourd'hui dans l'oubli. De son vivant, il fut un intellectuel reconnu et admiré, surtout à l'étranger, où son œuvre fut traduite très tôt<sup>35</sup>. En France, la fin du siècle dernier se caractérise par la disparition quasi générale de ses ouvrages, qui ne sont plus réédités<sup>36</sup>. Nul n'est prophète en son pays et à n'en pas douter l'oubli dans lequel il est tombé trouve peut-être son origine dans l'ostracisme dont il fut victime en d'autres temps et qui semble malheureusement le poursuivre bien au-delà du raisonnable. Il est dommage de priver tant de lecteurs du plaisir de redécouvrir des œuvres qui méritent d'être lues et qui font partie intégrante de notre patrimoine littéraire<sup>37</sup>.

---

<sup>35</sup> Il est traduit au Japon dès 1912 et sa pensée est reçue en Inde entre 1910 et 1920, grâce à la version anglaise de *Jean-Christophe*, lui-même traduit en Chine dès 1926.

<sup>36</sup> L'association *Romain Rolland, mémoires et rencontres autour d'un grand Européen*, milite grâce à ses adhérents et à sa dynamique Présidente Martine Liégeois, pour une réédition des œuvres de l'écrivain, notamment de son roman *Jean-Christophe* et de son journal intime, resté inédit jusqu'en 2000.

<sup>37</sup> Essayant de trouver un de ses ouvrages dans une librairie de grande ville française, je fus surpris de constater l'abondance des titres de Stefan Zweig et une absence quasi totale des œuvres de Romain Rolland.

## CONCLUSION

La première constatation qui s'impose au terme de cette étude répond à la question que nous posions en préambule : le cheminement de l'idée européenne chez Stefan Zweig et Romain Rolland fut loin d'être linéaire et homogène. Cette remarque pourrait s'adresser à tous ces littérateurs et chroniqueurs qui ont coiffé les deux hommes de l'étiquette européenne, sans retenue ni distinction, les envoyant rejoindre par là la cohorte des contributeurs en tout genre à ce lieu commun qu'est l'Europe. Leur européanisme doit être nuancé, comme l'est d'ailleurs celui de la plupart des artisans à ce projet de l'entre-deux-guerres. Européens, ils le furent assurément, mais ni en même temps ni de la même manière que la plupart de leurs contemporains agissant au sein des mouvements organisés<sup>38</sup>. La réalité des faits est bien plus complexe et nous oblige à une certaine prudence quant à l'interprétation de l'attitude de ces intellectuels face à l'idée européenne. Au fond la question qui nous est posée est bien moins de savoir si Zweig et Rolland sont à classés parmi les intellectuels européistes comme d'autres sont nationalistes, fascistes, communistes ou pacifistes... que de déceler l'incidence de leurs pensées sur l'avenir de l'idéal européen. Que peut-on tirer de leur expérience, unique en leur genre comme le furent celles de Paul Valéry, André Gide et même de Pierre Drieu La Rochelle ?

Un premier apport et non des moindres que nous révèle cette correspondance, est le fait que l'unité de l'Europe, déjà souhaitée par les deux écrivains à la veille de la Première Guerre mondiale, doit reposer sur un sentiment d'amitié et de fraternité entre les hommes d'une part et entre les peuples d'autre part. L'exemple de leur propre amitié qui survécut à leurs désaccords idéologiques en est une preuve. C'est aussi cette amitié qui leur permit de rester en contact pendant la tourmente de la Grande Guerre, alors que tout semblait vouloir les séparer. Rolland écrira d'ailleurs un peu plus tard : « les vrais amis sont la vraie patrie »<sup>39</sup>. Certains de ses amis intimes avaient des idées politiques en tout point opposées aux siennes, ce qui ne l'empêchait pas de les

---

<sup>38</sup> Voir Jean-Luc Chabot, *op. cit.*, p. 15.

<sup>39</sup> Lettre de Rolland à Zweig du 31 août 1920 (inédit).

aimer<sup>40</sup>. De Stefan Zweig qui s'était fait au lendemain de la guerre le propagateur de ses œuvres en Allemagne et en Autriche, il dit encore :

*Je ne connais personne qui ait un culte de l'amitié profond et plus fervent que Zweig. L'amitié est sa religion*<sup>41</sup>.

Dans la conception que se font les deux hommes du futur édifice européen, on aperçoit toute l'importance de la fraternité humaine à laquelle il faudrait rajouter les liens d'amitié « véritable ». De ces principes de base pour leur idéal, en découle les raisons de leur méfiance, de leur désaffection pour le personnel politique : des hommes toujours prompts à tisser des liens amicaux, mais aussi prompts à les renier au gré des circonstances (et de leurs intérêts). Romain Rolland en a fait l'amère expérience en 1914 lorsque les socialistes trahirent leur vocation internationale pour se rallier au parti de la guerre. Malheureusement l'aspect fédérateur de l'amitié dans les comportements humains ne sera pas une condition suffisante au succès de l'idée européenne. Celle-ci s'appliqua sans distinction aux autres mouvements de l'entre-deux-guerres, que ce soit le fascisme ou le communisme.

La seconde exigence des deux écrivains fut une quête incessante de la vérité et un désir de paix, absolu en ce qui concerna Zweig. La difficulté à tenir ce langage dans des temps aussi troublés que l'entre-deux-guerres donne rétrospectivement une image de « doux rêveur » à ces deux intellectuels. L'étude de l'histoire leur avait enseigné le prix à payer pour avoir le privilège d'éclairer l'humanité. Cette amitié entre les hommes et les peuples, Zweig comme Rolland souhaitent la voir s'exercer en premier lieu entre la France et l'Allemagne. Ils ont compris toute l'importance de cette relation dans la réalisation de l'unité européenne. En 1914, cette idée n'avait que très peu de chance de s'imposer et les deux intellectuels virent avec peine l'Europe s'enfoncer dans la barbarie guerrière sans qu'aucune voix n'ose s'élever devant la tragédie. Enfin presque aucune si

l'on excepte celle de Romain Rolland, qui va écrire pendant quatre années « une histoire de l'âme européenne pendant la guerre des nations »<sup>42</sup> et pour laquelle nous pourrions rajouter « histoire à l'usage des générations futures ». Sa foi en l'Europe lui fait choisir à cette époque la voie pacifiste et c'est dans un esprit d'indépendance qu'il s'adresse à toutes les nations, à toutes les parties, pour les dissuader de s'entretuer. Cette attitude courageuse et à contre-courant de l'opinion générale lui valut beaucoup d'ennemis et quelques amis fidèles parmi lesquels Stefan Zweig. Avec eux, Rolland partage ce sentiment (précoce pour l'époque) d'appartenir à une même famille de peuples destinés à se rassembler. C'est en quelque sorte le début d'une conscience européenne<sup>43</sup>. La singularité de Romain Rolland est d'avoir voulu défendre ce sentiment envers et contre tous, quelles qu'en soient les conséquences pour lui. Cette indépendance de l'esprit qu'il adopta pendant la guerre et qu'il affirma avec passion au lendemain de celle-ci, souhaitant l'étendre à toute la communauté intellectuelle, est le second enseignement que l'on peut retenir de notre étude. Un gage de liberté.

Certes ils n'ont pas réussi à convaincre beaucoup de monde et, au premier rang, les intellectuels dont la parole était encore très écoutée au début des années 1920. Quelques années plus tard, l'idée européenne devint « à la mode », pour reprendre l'expression de Stefan Zweig ; les deux hommes observeront alors les « nouveaux convertis » avec méfiance, certains agissant trop par opportunisme, oubliant leur attitude jusqu'aboutiste durant la guerre. Il y eut toujours un décalage entre ces précurseurs de l'idée européenne et le reste de la troupe, retardataires, artisans et promoteurs d'une éphémère tentative de réalisation politique de l'Europe unie. Sans vouloir entrer dans une polémique consistant à savoir si les uns furent plus européens que les autres, débat stérile pour l'historien, nous préférons y voir le cheminement difficile de l'idée européenne, qui s'inscrit dans la longue durée, avec ses

---

<sup>40</sup> Son amitié avec Charles Péguy ou avec Alphonse de Châteaubriant.

<sup>41</sup> Extrait du journal de Romain Rolland, cité par Dominique Bona, *Stefan Zweig, l'ami blessé*, Paris, Le Grand Livre du Mois avec l'autorisation de Plon, 1999, p. 168.

---

<sup>42</sup> Romain Rolland, *Journal des années de guerre*. « Notes et documents pour servir à l'histoire morale de l'Europe de ce temps 1914-1919 », Paris, Albin Michel, 1952.

<sup>43</sup> Dans sa biographie sur Romain Rolland (Francfort, Rütten & Loening, 1921), Stefan Zweig fera de lui « la Conscience de l'Europe », pp. 292-295.

périodes d'enthousiasme et de rétractation. La pensée des précurseurs nourrit l'action des artisans qui poussent le projet européen un peu plus loin ! L'histoire de la seconde moitié du vingtième siècle a vu la naissance effective de l'Europe unie, qui n'est pas une création *ex nihilo*. Le pivot originel de cette union, l'Allemagne et la France, n'est pas sans rappeler les préoccupations de nos deux écrivains au début du siècle dernier. Après deux guerres effroyables, il devenait urgent d'écouter ceux qui, en leur temps, avaient proposé une autre voie. Le 16 novembre 1945, le préambule créant l'UNESCO reprit quelques idées fortes de Romain Rolland, rendant ainsi hommage à l'écrivain français :

*Les guerres prennent naissance dans l'esprit des hommes. C'est dans l'esprit des hommes que doivent être élevées les défenses de la paix*<sup>44</sup>.

Était-ce cet esprit qui anima le « souffle du printemps 1948 », prélude à la naissance de la communauté européenne ? De toute évidence le conseil a été suivi puisque la France et l'Allemagne sont désormais en paix. Romain Rolland et Stefan Zweig nous ont légué d'autres clés encore qu'il importe de déchiffrer à chaque étape de l'évolution de cette Europe. La dimension culturelle si chère à Zweig ne doit pas être négligée et Rolland y adjoint la solidarité, valeur inséparable de l'humanité, qui en manquait cruellement dans l'entre-deux-guerres :

*Une paix profonde sur les seuls accords économiques et politiques des gouvernements ne saurait entraîner la vision unanime, durable et sincère des peuples. Cette paix doit être établie sur le fondement de la solidarité intellectuelle et morale de l'humanité*<sup>45</sup>.

---

<sup>44</sup> Cité par Pierre SIPRIOT in *Guerre et paix autour de Romain Rolland*, Paris, Bartillat, 1997, p. 416.

<sup>45</sup> *Ibid.*

